

Ceci fait partie de la série

La marque du chrétien

De

James Thompson

La marque du chrétien

2 Corinthiens

4.8—5.10

Toujours pleins de courage

“Nous marchons par la foi et non par la vue” (5.7).

Si je devais écrire l’histoire de nos assemblées locales à partir des comptes rendus des réunions de planification, on verrait sans doute un phénomène commun à toutes : nous commençons généralement nos nouveaux ministères avec force enthousiasme, pour perdre courage après les émotions des lancements. Lorsque nous annonçons, par exemple, que nous voulons organiser un ministère de visites aux contacts, nous avons au début trop de volontaires. Après un temps, le nombre diminue, jusqu’à ce que ce soit quelques-uns seulement qui s’en chargent. Eux aussi perdent courage devant leur tâche. Lorsque cet état des choses s’installe dans plusieurs ministères importants, chaque nouvel effort rencontre un cynisme devenu trop facile.

Par conséquent, bien des chrétiens capables s’épuisent après quelques années d’un travail qui était, pour eux, vital. En effet, le découragement est un problème dans toute œuvre de l’Eglise. Ceux qui sont chargés des programmes des visites à domicile perdent courage après avoir cherché en vain de nouveaux volontaires ; l’enseignant de l’école du dimanche suit la même routine depuis des années ; les anciens et les prédicateurs se lassent d’un travail où ils ne

rencontrent que des problèmes. Nous entamons de nouveaux programmes, pensant “faire une différence”, et cela ne s’avère pas le cas. Ce n’est pas les bonnes idées ou le bon personnel qui nous manquent ; c’est que nous nous épuisons.

Si nous sommes honnêtes, nous avouerons que certains ministères sont “normalement” décourageants. Il est difficile pour l’enseignant de l’école du dimanche de voir s’il y a vraiment un changement dans la vie des jeunes. Le prédicateur, sachant que tout le monde le juge selon les normes de ce monde, ne remporte que peu de succès dans ce contexte. Comment mesurer une vie transformée ? Comment savoir si un effort pour édifier l’Eglise a réussi ? Même dans des assemblées qui ont connu une croissance considérable en membres, la croissance spirituelle est moins facile à évaluer. Parce que nos succès sont difficilement mesurables, nous cherchons les évidences concrètes de l’efficacité de notre travail. Nous parlons de notre grand local, du grand nombre de personnes qui assistent aux réunions, comme signes de succès. Mais nous savons que ces choses ne sont pas en elles-mêmes le plus significatif en matière de succès spirituel.

Paul utilise le verbe “perdre courage” en 4.1, 18 pour parler de découragement. Ce terme (*egkakein*) est utilisé assez fréquemment dans le Nouveau Testament pour nous convaincre que ce n’était pas seulement les assemblées qui perdaient courage. Les conseils donnés à ce sujet montrent que tout chrétien est touché par ce problème. La parabole de Jésus au sujet de la veuve persévérante a été racontée afin d’encourager les disciples : “Jésus leur dit une parabole, pour montrer qu’il faut toujours prier et ne pas se lasser” (Lc 18.1). Il raconta cette parabole apparemment parce que la prière du disciple pour la venue du royaume semblait ne pas être exaucée.

Paul conseille souvent aux chrétiens de ne pas perdre courage. Aux Galates (6.9) et aux Thessaloniens (2 Th 3.13), il dit de ne pas lâcher, de ne pas se lasser (*egkakein*) de faire le bien. Aux Ephésiens, il dit de ne pas “perdre courage” à cause de ses tribulations (Ep 3.13). Paul sait, donc, que tout ministère est sujet à découragement.

A deux reprises en 2 Corinthiens. Paul déclare : “Nous ne perdons pas courage” (4.1, 16). La répétition de cette phrase suggère que la chose lui est très importante dans le contexte de sa relation avec les Corinthiens. Paul répond évidemment à ceux qui critiquent son ministère, qui disent qu’il doit être découragé ! Sa faiblesse, sa fragilité, et ses nombreuses défaites doivent forcément avoir fait de lui un homme vaincu ! Selon les normes humaines, son ministère est un échec. Nous ne connaissons pas le nombre de chrétiens à Corinthe, mais nous savons que ce groupe était difficile et rebelle. Lorsque les adversaires de Paul observaient qu’il se donnait au travail au point de porter atteinte à sa santé, sans qu’il y ait des signes visibles de succès, ils prétendaient que l’apôtre n’était qu’un personnage ridicule dont le corps se détruisait (4.16) et qui s’adonnait à une cause perdue.

Comment s’empêcher de céder au découragement ? Les réponses de Paul à ceux qui pensaient qu’il devait perdre courage seront utiles à ceux d’entre nous qui, comme lui, ne peuvent mesurer facilement le succès de notre travail. En 4.16–5.10, Paul donne les raisons pour lesquelles il continue son ministère malgré l’impossibilité de pouvoir dire qu’il a réussi selon les normes imposées par les autres.

NOUS NE REGARDONS PAS A CE QUI EST VISIBLE (4.16–18)

Apparemment, Paul avait des raisons d’être découragé. Son “homme extérieur” se détruisait (4.16), à cause, en partie, de l’affliction qui l’accablait constamment. Selon beaucoup de gens, cette affliction constituait la preuve qu’il avait échoué. Dans tout le texte de 2 Corinthiens, la mauvaise santé et l’affliction de Paul sont montrées du doigt (cf. 4.7–8). Il est toujours en train de mourir pour Christ (4.10–11 ; cf. 1 Co 15.31 ; Rm 8.36). Le ministère auquel il a été appelé lui donne toutes les raisons, humainement parlant, d’être découragé.

Comment ne pas perdre courage lorsque nos efforts n’ont aucun effet ? La plupart d’entre nous peuvent tolérer les inconvénients et la souffrance s’ils savent que leur travail produira ses fruits. C’est quand nous n’y voyons aucun avenir que nous voulons renoncer. La mort lente de bien des ministères dans l’Eglise a lieu, sans doute, lorsque nous voyons que nos sacrifices sont inutiles.

Par les yeux de la foi, Paul voit la relation entre le sacrifice et les résultats, de manière à être encouragé. La destruction et les afflictions se limitent à l’homme “extérieur”, le corps physique (cf. 12.9 sv.). Son corps, par l’effet du stress de son travail et la souffrance infligée par les autres, peut être en train de se détruire, mais les nuits sans sommeil et les attaques des critiques ne peuvent avoir raison de son homme “intérieur”. Paul reconnaît que ses souffrances sont momentanées (*elaphron*) et légères (*parautika*, v. 17). Le premier terme suggère que ses souffrances sont insignifiantes par rapport à la gloire éternelle. Elles sont hors de proportion avec leurs conséquences éternelles.

Toute personne qui s’est chargée d’une tâche difficile a pu avoir l’impression que ce travail n’en finissait pas. Les années d’études pour apprendre une profession peuvent sembler éternelles. Je me souviens des “jobs” d’été lorsque j’étais à l’université qui me semblaient bien éternels. A présent, bien des années plus tard, je me rends compte de la brièveté de ces périodes. Ce genre de perspective est ce qui empêche le découragement chez Paul. Les afflictions du moment ne sont que peu de chose en comparaison avec “un poids éternel de gloire” (v. 17). En effet, la douleur du moment ne constitue pas seulement une gêne dont il faut se débarrasser, mais elle

“produit pour nous” ce poids éternel de gloire. Il y a donc une raison pour laquelle nos ministères ne montrent pas toujours des signes visibles de réussite : nos échecs apparents nous préparent à de vrais résultats que nous n’apercevons pas pour le moment.

Cette foi en l’avenir maintient en vie le ministère de Paul. Il écrit aux Romains :

J’estime qu’il n’y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui sera révélée pour nous (Rm 8.18).

Qui nous séparera de l’amour de Christ ? La tribulation, ou l’angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou le dénuement, ou le péril, ou l’épée ? Selon qu’il est écrit :

A cause de toi, l’on nous met à mort tout le jour. On nous considère comme des brebis qu’on égorge (Rm 8.35–36).

La certitude de Paul pour l’avenir lui donne le courage de continuer.

Si nos assemblées sont caractérisées par des programmes qui échouent et des dirigeants qui perdent courage, il est probable qu’ils sont tous victimes de l’impatience de notre époque. La mentalité selon laquelle les sacrifices sont trop grands vu les pauvres résultats n’a pas saisi la magnifique vision de Paul pour l’avenir. Quand nous exigeons des résultats instantanés comme preuve que nos ministères sont valables, nous ne faisons que montrer notre manque de foi. Une approche qui exige des signes visibles de succès comporte un réel danger. L’esprit confiant de Paul, par contre, trouve sa certitude dans l’assurance de l’invisible : “Nous regardons, non point aux choses visibles, mais à celles qui sont invisibles ; car les choses visibles sont momentanées, et les invisibles sont éternelles” (4.18).

Ceux qui critiquaient le ministère de Paul n’avaient mesuré que l’homme “extérieur”, qu’ils trouvaient insignifiant à tous égards. Mais il existait chez cet apôtre quelque chose d’invisible et d’impossible à mesurer. Il s’agit de l’homme “intérieur” qui se renouvelait “de jour en jour” (4.16). Ce n’est pas seulement le futur glorieux qui encourageait et fortifiait Paul ; il ne vivait pas seulement une épreuve difficile en vue d’un jour meilleur ; selon 4.16, au même moment où l’homme extérieur se détruisait, l’homme intérieur se renouvelait, et ce “de jour en jour”. Paul savait que la vie chrétienne n’implique pas seulement

un avenir glorieux et invisible, mais aussi un présent glorieux et invisible. Ceux qui exigent des résultats mesurables et des signes visibles ne voient pas ce qui se passe “de jour en jour”.

Le renouvellement dont Paul parle en 4.16 est constitué de ce qui se passe, justement, jour après jour. Ailleurs dans cette lettre, il parle de l’expérience connue de tout chrétien : le moment où il devient une “nouvelle créature” (5.17). Mais ce moment, qui n’a lieu que par la puissance de Dieu, n’est pas limité à cet événement seulement. Le renouvellement se perpétue sous la forme d’une puissance qui permet de continuer. En ceci, ce phénomène ressemble à ce dont Paul a parlé plus tôt, lorsqu’il disait : “nous sommes transformés” (3.18). Dans les deux cas, le chrétien possède des ressources et une puissance qui l’empêchent de perdre courage. Ces choses lui fournissent le nécessaire, “de jour en jour” pour accomplir la tâche que Dieu lui donne.

Le Nouveau Testament parle de ce renouvellement constant du chrétien. Paul écrit aux Romains : “Ne vous conformez pas au monde présent, mais soyez transformés par le renouvellement de l’intelligence,...” (Rm 12.2) ; aux Colossiens, il écrit : “[Revêtez] la nature nouvelle qui se renouvelle en vue d’une pleine connaissance selon l’image de celui qui l’a créée” (Col 3.10). Le travail du renouvellement appartient à Dieu et non pas à nous-mêmes. Si nous croyons que le ministère dépend de nos propres ressources, nous échouons. Mais si nous reconnaissons que Dieu ne nous abandonne pas, nous ne perdons pas courage.

Il y a de l’ironie dans la déclaration de Paul selon laquelle l’homme intérieur se renouvelle pendant que l’homme extérieur se détruit. Alors que son corps s’affaiblit peu à peu, il est tout de même certain de gagner de nouvelles forces. Cette nouvelle force appartient à l’homme intérieur, celui qui ne se détruit pas. Bien que notre corps puisse être sujet aux souffrances mentionnées en 4.8–10, cette faiblesse ne touchera aucunement notre personne intérieure, la partie de nous-mêmes qui pense et qui exerce une volonté. Paul se réfère à cela en Romains 7.22. Ecrivant aux Ephésiens (3.16), dans une prière admirable, il demande que Christ “[leur] donne, selon la richesse de sa gloire, d’être puissamment fortifiés par son Esprit dans l’homme intérieur”. Selon Paul, sa force est dans la faiblesse, car ni

une nuit sans sommeil ni une flagellation ne pouvaient épuiser la force de cette partie de lui qui était la plus importante, cette partie destinée à l'éternité.

Les adversaires de Paul, qui critiquaient son ministère, avaient sans doute du mal à croire en une puissance dans la personne intérieure, une puissance qui restait aussi invisible qu'impossible à mesurer. Nous nous sentons souvent plus à l'aise avec les exigences des adversaires de Paul qu'avec la foi de celui-ci ! On ne peut faire état de ressources intérieures sur un compte rendu de réunion de conseil. Nous ne pouvons pas non plus, sur la base de ces mêmes ressources intérieures, prouver facilement que nos ministères sont authentiques. Nous partageons avec les critiques de Paul le désir des signes visibles qui nous encourageront. L'expérience de Paul, celle d'une puissance invisible, l'a empêché de perdre courage.

Si nous apprenons cette leçon très importante, nous regarderons nos ministères sous un angle radicalement différent. Nous trouverons de la force là où nous semblons avoir échoué : les ministères qui battent de l'aile nous fortifieront ; les frustrations dans les programmes de l'Eglise nous fourniront l'occasion de grandir spirituellement ; la mauvaise santé qui défie notre foi nous permettra de développer de nouvelles ressources spirituelles. Le christianisme authentique ne cherche pas le succès de l'homme extérieur, mais la force de l'homme intérieur, une force qui ne se mesure pas.

NOUS NE PERDONS PAS COURAGE

(5.1–10)

En 5.1–10, Paul décrit plus spécifiquement et avec force détails les choses "invisibles". Ainsi, nous disposons d'un "édifice" pour remplacer notre "tente" légère (5.1). Nous revêtrons notre "domicile céleste", de la même manière que nous mettrions des vêtements (5.2). En nous revêtant de notre nouvelle demeure, nous ne serons jamais "nus" (5.3). Il n'est pas évident de comprendre ces images. Notre tendance naturelle serait d'utiliser ces mots de Paul sur le futur pour en faire notre propre image de la vie à venir. Paul parle fréquemment de son espérance d'être avec le Christ (Ph 1.23). En 1 Corinthiens, il parle du retour du Christ, quand tous ceux qui lui appartiennent seront rendus à la vie avec lui (1 Co

15.23). En 1 et 2 Thessaloniens, il décrit de manière très claire le jour de la deuxième venue du Seigneur. Il est normal de nous demander comment réunir l'enseignement de tous ces passages. Quand nous revêtrons-nous de notre "domicile céleste" ? Dans quel sens peut-on dire que nous possédons actuellement cette demeure ? Ces questions ont toujours intrigué les chrétiens.

Dans les dernières années avant l'an 2000, on voyait que des gens en grand nombre s'intéressaient plus au sujet de la fin des temps qu'à tout autre sujet. Des millions et des millions de personnes lisaient des livres et regardaient des films sur ce sujet, dans le but de comprendre à quelle époque et dans quelles circonstances Dieu mettrait fin à l'histoire de l'homme. Mais il s'agissait là bien plus de spéculation qu'autre chose. Mais Paul ne spécule pas ; dans les versets 5.1–4, très difficiles, il essaie de définir l'indéfinissable. Il voudrait démontrer la vaste différence qui existe entre la tente fragile que nous habitons à présent, et la demeure solide que Dieu a préparée pour nous. La première appartient au monde visible, l'autre au monde invisible.

Le mot "tente" décrit bien notre corps. Esaïe 38.12 donne ainsi les paroles du Roi Ezéchias après avoir été guéri d'une maladie :

Ma demeure est enlevée
Et transportée loin de moi,
Comme une tente de berger ;
Comme un tisserand j'enroule ma vie.
Il m'arrache du métier.
Du jour à la nuit tu m'auras achevé !

Job décrit la vie passagère et pénible de "ceux qui demeurent dans des maisons d'argile" (Jb 4.19). L'image de la tente suggère la qualité précaire de notre existence terrestre. En fait, Paul décrit la vie dans cette tente comme remplie de gémissements et de prostration (5.2, 4). Cette tente terrestre est faite d'un matériel tellement léger qu'elle est sûre d'être détruite.

Ceux qui critiquaient le ministère de Paul fixaient leur regard sur ce qui était visible : les plaintes et le découragement d'un homme dans sa "tente". Voyant que cette "tente" s'épuisait, ils en déduisaient que son ministère était futile. Mais Paul voyait les choses différemment : "Nous marchons par la foi et non par la vue" (5.7). Sachant que sa tente serait remplacée par un édifice sûr et fiable, il refusait d'exercer son ministère selon des normes visibles. Cet édifice

dans les cieux est “une demeure éternelle qui n’a pas été faite par la main des hommes” (5.1). Paul pouvait endurer les gémissements du moment, sachant (5.1) qu’il possédait déjà cette demeure éternelle.

Marcher “par la foi et non par la vue” (5.7) est une marque du chrétien. Comme les adversaires de Paul, nous trouvons qu’il est plus facile de marcher par la vue. Certains préfèrent considérer que la vie chrétienne nous enlève déjà de ce monde et nous éloigne dès maintenant de toute anxiété et de toute frustration. La référence en 12.2 à l’expérience du troisième ciel est peut-être écrite justement pour ceux qui pensaient ainsi. Selon 5.1–4, il existe le revers de la médaille. Nous attendons toujours, nous voulons toujours revêtir la demeure céleste. En marchant par la foi, “nous gémissons, accablés” (5.4). Une foi basée sur des signes visibles n’est pas une véritable foi (cf. Rm 8.24). La foi compte vraiment sur Dieu lorsqu’elle ne peut pas voir la preuve de son œuvre dans le monde. Elle implique le fait de partager le message de la croix de Jésus, même lorsque le résultat n’est pas en vue. Le christianisme authentique entend l’acceptation de l’anxiété qui vient quand on construit sa vie sur quelque chose que l’on ne voit pas. Nous savons que le meilleur est encore à venir.

On a trouvé, griffonnée sur le mur d’une cave à Cologne, Allemagne, pendant la violence et le désespoir de la Grande Guerre, une remarquable confession de foi, similaire à celle décrite par Paul :

Je crois au soleil, même quand il ne brille pas ;

Je crois en l’amour, même quand je ne le ressens pas ;
Je crois en Dieu, même quand il reste silencieux.

Même quand il ne peut pas voir la demeure céleste, Paul choisit de mettre sa confiance en Dieu.

L’apôtre est certain que même si le corps sera détruit, nous ne serons jamais “nus”, car nous allons “revêtir” nos nouveaux vêtements (5.2–3). Il emploie trois termes différents pour décrire ces vêtements. Il dit que nous avons un “édifice” (*oikodome*), un “domicile” (*oikia*) et une “demeure” (*oiketerion*). Ces termes suggèrent la qualité permanente et supérieure de la résidence future. Ils nous rappellent que, même si notre santé peut faillir, notre relation avec Dieu ne cesse jamais. Derrière la multitude d’images qui décrivent notre avenir avec Dieu, il reste cette certitude : Dieu nous a promis une vie qui n’aura pas de fin. Nous servons une cause que l’on ne pourra jamais arrêter.

CONCLUSION

Paul n’avait aucun besoin de spéculer sur le futur, ni d’expliquer tous les “comment” et les “quand” de la fin. Il voulait simplement montrer à ses critiques pourquoi un homme comme lui, malgré sa santé fragile, n’était jamais découragé, même quand ses pauvres résultats lui donnaient toutes les raisons de l’être. La devise de Paul était celle-ci : “Soyons toujours pleins de courage” (5.6 ; 5.8). Aucune défaite momentanée ne pouvait démoraliser le serviteur qui savait qu’un grand avenir lui était déjà acquis. La perspective : “la foi, non la vue” est un signe du chrétien authentique. ◆